

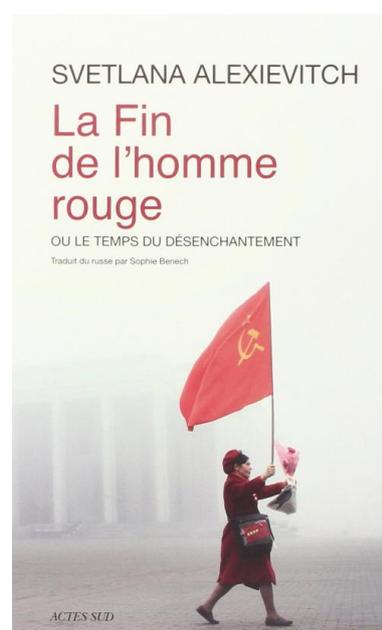
Où est la vérité de la littérature? Débats autour du livre de Camille de Toledo

PAR LISE WAJEMAN
ARTICLE PUBLIÉ LE VENDREDI 27 NOVEMBRE 2020

Avec *Thésée, sa vie nouvelle*, de Camille de Toledo, le débat qui a traversé la rentrée littéraire connaît un nouvel acte : que produit la littérature en matière de vérité ? À quelques jours de la remise du prix Goncourt, pour lequel le livre a été sélectionné, il était temps de reposer la question.

Thésée, sa vie nouvelle, le nouveau livre de Camille de Toledo, a été unanimement salué par la critique dès sa parution fin août. Ce texte phare de la rentrée littéraire française est l'un des quatre finalistes pour le prix Goncourt, qui sera décerné le 30 novembre. Mais depuis quelques jours, le livre soulève un débat sur le statut de la vérité en littérature : l'histoire

familiale que relate le livre est-elle vraie ou fictive, le récit est-il mensonger ou porte-t-il au contraire une sincérité singulière ?



À l'heure des *fake news*, la question du partage du vrai et du faux nous revient quotidiennement et cristallise toutes les crispations. Or cette inquiétude n'épargne pas la littérature, qui est pourtant le lieu réservé du récit qui se donne pour faux, celui de la fiction.

Patrick Modiano

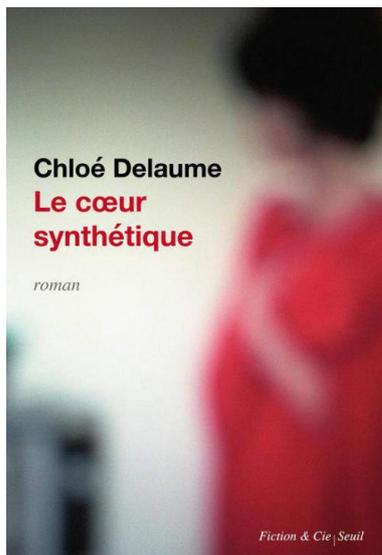
Prix Nobel de littérature

Dora Bruder



Mais les choses ne sont pas si simples, et les répartitions ne sont pas binaires. Les écrivains plaident aujourd'hui pour la force du récit documentaire, et le

pouvoir de la littérature à dire le réel est reconnu, voire salué par les plus hautes instances – ce que marquent les prix Nobel de littérature attribués successivement à Patrick Modiano, en 2014, qui reconstitue dans *Dora Bruder* (Folio) les circonstances d'un fait divers découpé dans un journal, puis l'année suivante à Svetlana Alexievitch, l'auteure de *La Fin de l'homme rouge* (Actes Sud), qui rassemble des entretiens avec d'ex-citoyens soviétiques désenchantés.



D'autre part, on demande aujourd'hui à l'écrivain d'incarner, dans l'espace médiatique, quelque chose de ses textes, comme s'il faisait corps avec ce qu'il racontait : lorsque l'écrivaine Chloé Delaume, qui a reçu le 6 novembre le prix Médicis pour *Le Cœur synthétique* (Le Seuil), est invitée sur les plateaux de télévision et de radio, c'est moins pour parler de la composition de son livre que de ce qu'elle est, une femme célibataire qui approche de la cinquantaine.

Le souci généralisé de la preuve, le tournant de la littérature vers l'enquête, l'accent médiatique mis sur l'incarnation : tout cela impose à la critique de réfléchir à ce que fabrique la littérature en matière de vérité. C'est ce à quoi s'attache cet article, en reprenant les termes du débat autour de *Thésée, sa vie nouvelle*, et en donnant la parole aux uns – ceux qui s'élèvent contre le sort fait à la vérité dans le texte de Camille de Toledo –

et aux autres – ceux qui défendent au contraire le type de vérité produit par le texte, à commencer par l'auteur lui-même.



Camille de Toledo © Toniatiuh Ambrosetti

Avec *Thésée, sa vie nouvelle*, Camille de Toledo revient sur un deuil impossible, une déchirure, le suicide de son frère aîné, Jérôme. Dans un récit intense traversé de fragments lyriques, il évoque cette disparition suivie de celle de sa mère, le jour anniversaire de la naissance de son frère, puis de celle de son père.

La vie nouvelle du titre, c'est l'espoir d'échapper au Minotaure des morts. Le salut ne se trouvera pas dans la fuite. Thésée, ainsi se nomme le frère survivant dans le récit, a d'abord pensé se sauver en quittant Paris, ville devenue pour lui nécropole, pour partir « vers l'Est », avec ses enfants. Mais son corps, perclus de souffrances devant lesquelles les médecins restent impuissants, le rappelle à la mémoire ; il finit par comprendre : il ne peut détruire le passé, il lui faut « éclaircir l'énigme des morts ».

C'est ce qu'il entreprend de faire en retraçant sa généalogie familiale, celle d'une famille juive française du XX^e siècle, de l'ancêtre, Talmaï de Toledo, à Esther, la mère de Thésée. Il reconstitue une histoire traversée de deuils : ici la perte d'un enfant ; là, en 1918, la mort au front d'un frère aimé ; plus tard, en 1939, le suicide d'un homme. « *Les douleurs, Thésée, les douleurs, voilà ce qui nous guide ; elles forment ensemble l'envers de ce monde qui croit à ses richesses, à ses pouvoirs.* »

À la *french fiction* qu'ont cru vivre les parents de Thésée dans les années d'après-guerre, celle des Trente Glorieuses, celle de la promesse d'une croissance infinie – qui s'avère désormais ravageuse –, Camille de Toledo oppose la vérité de la douleur : « *Le sens apparaît là où surgit la blessure.* » Il s'agit donc de renouer avec une histoire, un passé : celui d'hommes de la bourgeoisie juive française assimilée qui ont cru – précisément – pouvoir oublier leur passé. La vérité se trouverait dans ces racines juives, dans cette origine qu'ils ont refoulée.

Vie et légende

Mais c'est une interrogation sur une autre forme de vérité qui a été adressée au livre dans un article publié la semaine passée sur le site d'*En attendant Nadeau*. Dans « *La fabrique d'une légende* », Claire Paulian pointe que le récit que fait Camille de Toledo n'est en rien l'histoire familiale de l'écrivain : ce qui se présente comme une enquête, documents – extraits de manuscrits, reproductions de photos et de pièce d'état civil à l'appui – relève de l'invention.

La généalogie de l'auteur, et c'est notoire du reste, le rattache en effet, du côté maternel, à Antoine Riboud, fondateur de Danone, patron de gauche, lui-même issu d'une famille de la bourgeoisie lyonnaise de tradition catholique. Du côté paternel, c'est le même milieu, malgré les origines juives d'un ancêtre, l'arrière-arrière-grand-père venu d'Andrinople (aujourd'hui Edirne, en Turquie) : c'est de lui que provient le nom de plume de l'écrivain, de Toledo.

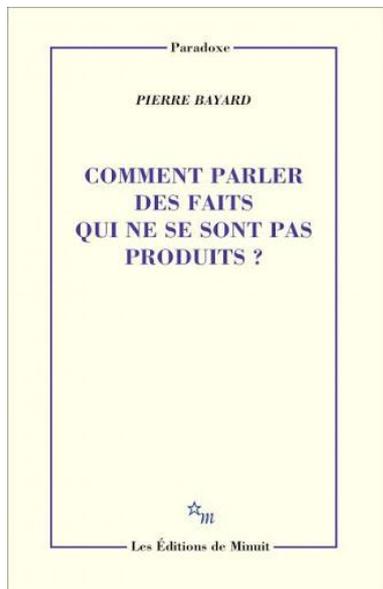
Claire Paulian interroge à cette aune *Thésée, une vie nouvelle*, qui mêle l'ancrage autobiographique (le décès du frère, des parents) et la construction d'une histoire familiale légendaire, autour d'une famille maternelle de juifs français assimilés qui auraient commis l'erreur fatale d'oublier leurs racines : « *Comment ne pas se détourner légèrement de cette condensation romanesque, du romanesque éventuel d'une personnalité auctoriale peut-être prise dans un besoin contradictoire de démystification familiale, au risque de nouvelles fabulations, à l'aide de la puissance de la légende généalogique ?* »

Elle s'inquiète de la manière dont l'effet pathétique de cette histoire recouvre la réalité biographique de l'auteur. Le livre suscite en effet une lecture ambiguë : on peut penser que Thésée est simplement le prénom de fiction de l'auteur, qui reconstituerait ici sa véritable histoire.



La confusion est facilitée par la continuité des noms, du pseudonyme de l'écrivain – Camille de Toledo – à celui d'ancêtres qui portent le même patronyme, dans la généalogie de Thésée, son personnage. Ces opérations, qui consistent à attribuer des noms inventés à des personnes réelles mais qui restent décelables, relèvent de la stratégie la plus commune des romans à clefs ou des récits évoquant des contemporains : dans *Le Temps gagné* (L'Observatoire), autre succès de la rentrée, Raphaël

Enthoven a donné à lire son abject récit comme une autobiographie, dont seuls les noms auraient été changés « pour laisser sa place à la littérature ».



Cependant, la littérature est aussi l'espace où l'on peut fabuler, voire affabuler – comme le rappelle **Pierre Bayard dans son dernier livre**, évoquant les illustres exemples de Chateaubriand s'inventant une entrevue avec le président George Washington, ou de Saint-John Perse se fabriquant une correspondance prestigieuse pour étayer sa légende. Alors pourquoi rappeler le livre de Camille de Toledo à une factualité biographique ?

Interrogée par Mediapart, Claire Paulian explique sa démarche : « *Quand j'ai découvert le texte de Camille de Toledo, en juin dernier, j'ai été emballée par les premières pages, ma lecture était très en empathie au départ. Et puis progressivement, j'ai trouvé le récit un peu lourd, un peu kitsch ; du coup je me suis distanciée de l'univers fictionnel, et c'est alors que la question de son rapport à l'histoire, notamment celle des Juifs assimilés des années trente et de l'usage des archives s'est posée, mais je n'ai pas vraiment approfondi. J'en suis restée là, indiquant à ma rédaction que je ne souhaitais pas faire la critique du livre car ce serait une critique négative.*

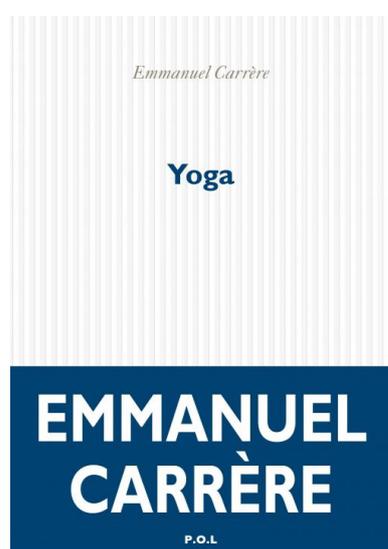
Acte de décès de Nissim de Toledo (1898-1918)
© Ministère des Armées – Mémoire des Hommes

L'ambiguïté du texte, entre généalogie biographique et généalogie fictive ne m'aurait pas tant gênée ensuite si la critique ne s'y était pas engouffrée : si la réception avait vu la légende, la question aurait été prise en charge. Mais c'est parce que le récit était lu sous l'angle du lyrisme et que le flou n'était pas perçu par les lecteurs qu'il m'a semblé nécessaire d'opérer finalement un travail approfondi d'élucidation de la fabrique du récit généalogique présenté. Je souhaitais qu'un article dissonant paraisse. »

C'est en voyant que les lecteurs – au premier chef, la critique – avaient tendance à confondre l'auteur Camille de Toledo et le personnage de Thésée, prêtant à l'un l'histoire familiale de l'autre, que Claire Paulian s'est finalement décidée à écrire son article.

Tiphaine Samoyault, codirectrice du site **En attendant Nadeau**, a tenu à publier ce point de vue contradictoire, alors qu'elle avait elle-même été conquise par le livre : « *Il importe de faire entendre des voix divergentes. Un journal est un espace de discussion* », rappelle-t-elle. De fait, la revue avait commencé par mettre en avant *Thésée, sa vie nouvelle* en publiant **un texte enthousiaste pour son numéro de rentrée**. L'auteure de ce premier article, Cécile Dutheil de La Rochère, explique qu'elle a été bouleversée à la lecture du livre, et,

interrogée par Mediapart, souligne que la question de la véracité biographique ne lui est jamais apparue comme problématique.



Elle établit à cet égard une distinction entre le livre de Camille de Toledo et celui d'Emmanuel Carrère, également paru en cette rentrée : *Yoga* (POL) se présente comme un récit autobiographique, mais il est apparu qu'il comporte des éléments de fiction plus ou moins revendiqués. « *J'ai été moins indulgente à l'égard des libertés prises dans Yoga parce que je pars de l'idée, en raison de ses livres antérieurs, qu'en 2020, Emmanuel Carrère parle de lui, qu'il s'est éloigné de l'invention.* » Elle souligne par ailleurs qu'une bascule s'est opérée dans nos manières de lire aujourd'hui : « *On sait pertinemment que Malraux affabulait, et on pouvait le dire. L'affabulation n'est plus valorisée aujourd'hui. Les livres qui sont prisés doivent être attestés. Je ne suis pas sûre d'être favorable à l'attestation de la littérature par l'état civil.* »

Récit et roman

C'est sur ce point, précisément, que Camille de Toledo tient à être entendu. Dans un entretien pour le site **akadem**, il explique qu'il a opéré dans son livre des « opérations de translation » pour « sourcer le

judaïsme [qui vient de sa famille paternelle – ndlr] *du côté de la mère* » : « *Cette histoire me traverse* », explique-t-il.



Photo reproduite sur le bandeau de couverture de «Thésée, sa vie nouvelle» © Archives de l'auteur

Contacté par Mediapart, l'écrivain y insiste : « *Il y a un déplacement, mais c'est ce que je prends d'un vécu, écartant d'autres choses. Je refuse l'assignation au réel comme état civil. Derrière l'État il y a le pouvoir. Si le réel c'est l'état civil, cela signifie que le réel est ce qui est défini par l'État, ce qui serait très problématique, c'est un euphémisme de le dire.* »

À la vérité biographique il a préféré la convocation de figures mythiques, bibliques : « *Le récit s'ancre autour de la mort d'un frère. Mais je n'ai pu écrire ce livre qu'à partir du moment où je pouvais aller vers de l'impersonnel, du mythe, de l'archaïque, du presque générique.* »

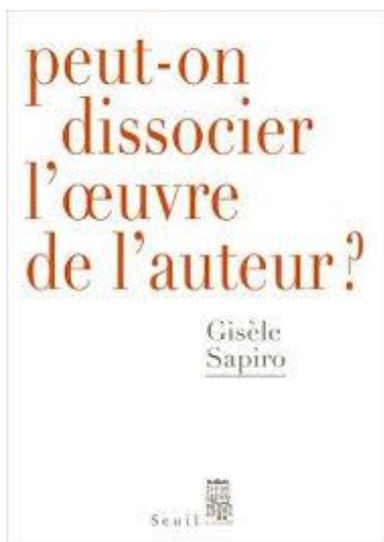
S'il a cependant repris les codes du récit documentaire, ceux qui incluent des archives, des documents photographiques, pour nourrir une histoire inventée, c'est parce qu'il pense que la forme romanesque « traditionnelle » a perdu de son efficace : « *Je cherche un endroit de la littérature qui aurait l'intensité du récit [par opposition au roman – ndlr], mais qui en passe par le droit à l'écart, à la fiction. Je vais chercher dans la brèche pour trouver l'intensité de la vie tout en protégeant le nom des morts. Le récit lorsqu'il est simplement factuel peut heurter. C'est la pudeur et le dialogue avec les morts qui dictaient cette éthique de l'écart, du déplacement.* »

La vérité de son texte n'est donc pas dans le factuel, mais plutôt dans sa capacité à faire monde avec le langage, pour se rattacher au monde réel : « *La littérature est porteuse de vérité lorsqu'elle retient au monde quand tout tombe. Nous sommes en train d'oublier le monde, on se demande comment s'y*

rattacher : on le retrouvera par le langage ; il n'y a pas d'autre option que de se tenir sur ce fil vertigineux où on essaie de ne pas le trahir, tout en le trahissant. »

À l'issue d'une réflexion nocturne, Camille de Toledo complète l'entretien par un message qui désigne une autre place encore pour la vérité d'un texte ; elle se tient aux côtés du lecteur : « *Cette bien curieuse "vérité de la littérature"... est peut-être dans l'adresse. C'est l'adresse qui est juste ou qui ne l'est pas... ce qui dérange, je crois, dans le "roman-roman", c'est cette adresse anonyme, produite, pour un très grand nombre... pour un lecteur-consommateur d'histoires. Ce qui est la vérité du lien d'écriture, c'est cette nécessité qui naît de l'adresse. Et l'organisation d'un déplacement de l'adresse, pour sortir du "trop tenu", sans briser le lien... pour ouvrir l'adresse à celles et ceux qui liront... ça, c'est l'opération de l'écriture... là où elle peut se perdre aussi. »*

Trouver la vérité dans le langage et dans l'adresse donc, au risque que le texte et cette adresse soient mal compris.



Gisèle Sapiro, sociologue de la littérature et auteure du récent *Peut-on dissocier l'œuvre de l'auteur ?* (Le Seuil), rappelle à Mediapart combien la réception des textes littéraires a pu se modifier ces derniers temps : « *La figure de l'écrivain est tellement construite autour de sa personne aujourd'hui, que les lecteurs*

cherchent des indices. Mais on peut dire avec Marthe Robert que la fiction naît de l'invention des origines ; s'inventer une identité, nombre d'écrivains le font. »

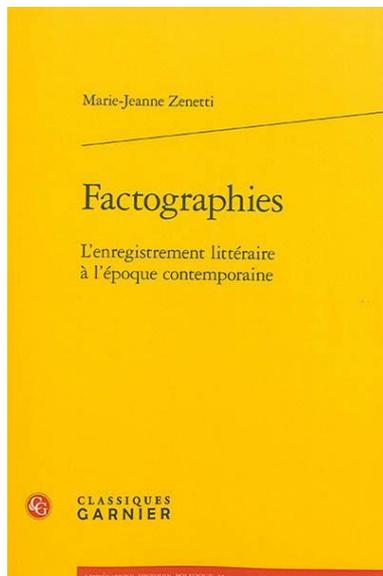
Gisèle Sapiro reconnaît que, dans *Thésée, sa vie nouvelle*, le contrat de lecture peut paraître ambigu : est-ce une autobiographie, est-ce un récit d'invention ? Mais selon elle, cette hésitation ne résiste pas à l'analyse : « *On peut le lire comme une autobiographie, sans tenir compte du dispositif fictionnel, on peut le lire comme une pure fiction si on ne sait rien de l'auteur. Mais d'une part, même s'il y a un pacte de lecture dans l'autobiographie, un engagement de l'auteur à dire sa vie, ce pacte ne cesse d'être transgressé depuis Rousseau. D'autre part, la fiction n'est pas incompatible avec l'exigence de vérité, bien au contraire. Gide se demandait si on ne l'approchait pas de plus près dans le roman. »*

Il n'y aurait somme toute là rien de neuf, selon Gisèle Sapiro. Mais on peut tout de même dégager deux aspects sous lesquels le livre de Camille de Toledo soulève des questions propres à notre temps.

Quelle vérité?

La première tient à ce que l'on attend de la littérature : la tendance est forte aujourd'hui, dans une époque où tout se judiciarise rapidement, où le pouvoir s'autorise à se soustraire à l'exigence de vérité, de rabattre la littérature sur le paradigme du droit : du contrat clair. Mais la littérature n'est pas contractuelle : quand on cherche à assigner une position à l'auteur, au texte ou au lecteur, il trouvera toujours un moyen pour se dérober, d'une façon ou d'une autre. Le livre de Camille de Toledo reprend les codes de la littérature documentaire, celle qui reproduit des documents pour attester, prouver. Mais ici, ces documents sont pour partie vrais, pour partie fabriqués : les codes du genre sont déplacés. C'est un tombeau pour le frère défunt de l'écrivain, cependant, c'est une généalogie inventée qui va permettre à l'écrivain de rassembler les morceaux épars de son histoire et d'aller vers une « *vie nouvelle* ». Notre trouble de lecteur à cet égard est

peut-être le reflet de notre époque troublée par l'usage du mensonge, de la fiction, du déni de réalité dans l'espace public.

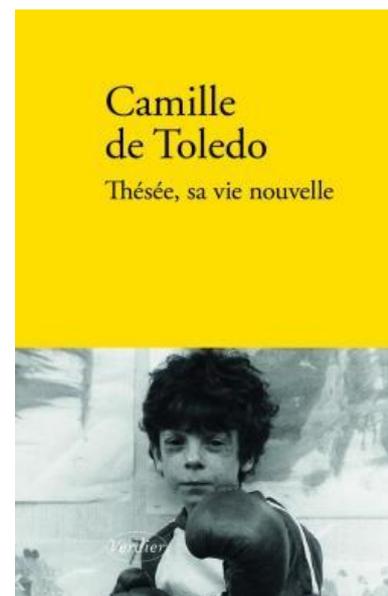


La seconde tient à ce que l'on entend par « vérité ». Marie-Jeanne Zenetti, chercheuse qui travaille sur la littérature documentaire, s'intéresse particulièrement à la manière dont *Thésée, sa vie nouvelle* met une histoire fictive au régime de la preuve. « *Le problème ne se pose pas en termes biographiques, ni uniquement en termes éthiques, il est de nature épistémique* », explique-t-elle à Mediapart. « *Nous sommes tiraillés aujourd'hui entre deux définitions concurrentes de la littérature : l'une, héritée du romantisme, revendique son autonomie : la littérature n'a pas à être jugée selon des critères extérieurs ; l'autre, du côté du récit d'enquête ou du témoignage, justifie son utilité en expliquant qu'elle produit du savoir sur le réel.* »

« *En réalité, beaucoup de textes, dont celui de Camille de Toledo, jouent sur les deux tableaux. Le texte se présente comme une fiction – Thésée est un personnage légendaire – mais il recourt aux documents, intègre des éléments autobiographiques, et surtout revendique de produire une réflexion utile pour les sciences humaines : l'enquête, explique l'auteur dans un post-scriptum, peut contribuer à prouver l'importance de l'héritage physique du trauma, avec l'appui de l'épigénétique.*

Pour faire dialoguer des discours qui obéissent à des modes de production et d'évaluation très différents, il faut se mettre d'accord sur ce qu'est la vérité. Une définition de la vérité qui prend des libertés par rapport aux faits est inadmissible pour les historiens ou les journalistes. Alors que l'adéquation du récit aux faits n'entre traditionnellement pas dans notre évaluation des œuvres littéraires. Les écrivains qui revendiquent leur participation à la fabrique des savoirs invitent à pratiquer une critique littéraire qui aille au-delà du jugement de goût et qui s'autorise à demander des comptes au texte. Demander des comptes ne signifie pas invalider une œuvre en tant que littérature. Mais il semble intenable de dire à la fois "la littérature fait ce qu'elle veut" et "la littérature produit des savoirs en dialogue avec les sciences humaines et sociales". Cela reviendrait à bloquer les possibilités de dialogue. »

Au fond, la force et la faiblesse de la littérature, c'est qu'elle tient un discours infalsifiable : puisqu'on ne peut l'accuser de mensonge, quelle est sa vérité ? En attendant que le dialogue et la réflexion se poursuive : il est certain que *Thésée, sa vie nouvelle*, mérite toute l'attention du jury du prix Goncourt qui s'attache, conformément au testament d'Edmond de Goncourt, à récompenser « *une œuvre d'imagination* ».



Camille de Toledo, *Thésée, sa vie nouvelle*, Éditions Verdier, 256 p., 18,50 euros

Boite noire

Les entretiens pour cet article ont été réalisés les 23 et 24 novembre. Différents contributeurs du site En attendant Nadeau ont été sollicités. **En**

attendant Nadeau publie régulièrement des articles dans Mediapart, dans le cadre d'un partenariat. Retrouvez ici la **présentation détaillée** de cette collaboration par François Bonnet (Mediapart) et Jean Lacoste (En attendant Nadeau).

Directeur de la publication : Edwy Plenel

Direction éditoriale : Carine Fouteau et Stéphane Alliès

Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 24 864,88€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071 et 1219Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Sébastien Sassolas, Marie-Hélène Smiéjan, François Vitrani. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart, Société des salariés de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

Courriel : contact@mediapart.fr

Téléphone : + 33 (0) 1 44 68 99 08

Télécopie : + 33 (0) 1 44 68 01 90

Propriétaire, éditeur, imprimeur : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 24 864,88€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.